

toujours beaucoup de peine. Pourquoi donc recherche-t-il tant leur société s'il les méprise à un tel point? Les hommes sont vraiment tout autrement faits que nous. Il y a bien des choses qu'ils ne comprennent pas. Ils ne remarquent pas ce qui nous choque, nous fait de la peine; aussi, à chaque instant, trouvent-ils quelque chose de déplacé et de mal élevé à dire. Parfois aussi, on est si lasse! Lasse à mourir! et les hommes ne peuvent pas supporter cela; ils s'en impatientent et, si on veut le leur cacher, ils s'impatientent davantage.

Je n'y comprends rien; ils trouvent cela tout naturel d'être marié. Rien n'est changé pour eux, tandis que pour nous, tout, mais absolument tout est nouveau. Nous ne sommes plus les mêmes personnes qu'auparavant. Hélas, maman! pourquoi ne peut-on pas toujours rester fille? Je ris, quand on parle sans cesse des semaines de plaisirs, des lunes de miel et quand je vois les jeunes filles si curieuses de les connaître! C'est dans la maison paternelle qu'on vit les semaines de plaisirs, les lunes de miel; c'est là que les années passent comme des mois, comme des journées!

Quand on est mariée, au contraire, les jours semblent des années! Tu ne peux pas croire combien je me sens vieille! Je m'étonne de n'avoir pas encore de rides ni de cheveux blancs! Hélas, que j'aimerais retrouver ma gaieté d'antan!

Te souviens-t-il, petite mère, de ma folle gaieté qui me faisait sauter par-dessus les tables et les banquettes et monter sur des échasses?

Imagine-toi que lorsque je pense aux échasses, les pleurs me montent aux yeux, comme au souvenir de véritables amies. Jamais je n'ai dit à Léon que je savais monter sur des échasses; que dirait-il? A tout propos, je me demande: que va-t-il dire? et alors je reste muette, ce qui l'ennuie, car je le vois bâiller et prendre son journal. Naturellement de grosses larmes noient aussitôt mes yeux et je me dis les plus grandes sottises à moi-même.

Mémère, comment donc parler aux hommes? Toi et papa, vous avez pourtant énormément bavardé ensemble et papa n'a jamais bâillé ni pris son journal, hormis à l'heure fixée pour le lire. Mais moi, j'ai déjà vu Léon reprendre le journal qu'il avait entièrement lu le matin. Quand il fut parti, j'ai cherché ce qu'il pouvait avoir relu; c'était un discours fort ennuyeux sur les douanes et les droits d'entrée.

Non, ce que j'ai pleuré! — Pourquoi s'intéresse-t-il à ce que les autres femmes lui racontent d'elles et pourquoi bâille-t-il lorsque je lui parle de moi? Je suis peut-être trop susceptible, n'est-ce pas? Mais tu m'as tellement gâtée, petite mère!

As-tu gardé souvenir du temps où, le soir, près de la cheminée, j'étais agenouillée devant toi, entrelaçant dans les miens, tes doigts délicats, te racontant, racontant des choses... ou bien t'écoutant narrer, narrer toujours? Oh! mémère, que nous étions heureuses toutes deux! Lorsque je rêve de toi, mon oreiller est toujours mouillé de larmes. En rêve, je te demande si souvent conseil; mais, dès que tu veux répondre, je me réveille, sans avoir rien entendu. Durant le jour, je suis longtemps toute seule! Je n'y suis pas habituée.

Naturellement, Léon se réjouit d'apprendre que j'ai tant soupiré après lui et vingt fois ai couru vers la porte, pour voir s'il ne venait pas, mais il ne s'imagine pas combien la journée est longue, malgré le zèle qu'on se donne pour veiller à son intérieur. Chaque heure semble une journée, lorsque cent fois on se remémore ce que l'on a mal fait, ce en quoi on s'est trompée et si l'on se gronde tout le temps, à se rendre malade. Depuis quelque temps, en effet, je me sens toujours malade, quand je pense à tout cela. C'est insupportable; mais je suis souffrante, très souffrante! Je ne lui en dis rien, naturellement, sans quoi il dirait: "Femmes, nerfs, caprices", et

tous ces vilains mots que j'ignorais autrefois.

Dis toi-même, maman, ai-je jamais eu des nerfs, des caprices? Ta Suzon aux joues rouges, ta Suzon si gaie, avoir des caprices! Je me suis observée très attentivement, et n'en ai pas découvert en moi; je n'ai qu'une espèce de peur, une peur vague que nulle parole ne peut exprimer!

Mes mains maigrissent, ma figure s'allonge et pâlit. J'arrive même à pâlir à présent! Vraiment, je crois souvent être gravement malade, avoir un cancer à l'estomac, ou la phtisie, ou une autre maladie terrible. Me faudra-t-il donc mourir, sans que Léon sache combien je l'ai aimé? hélas, je n'ai jamais su le lui prouver entièrement, et ne l'ai, en réalité, jamais rendu heureux. Alors, il n'aura ni femme ni enfant, et il sera de nouveau seul comme autrefois, ce pauvre Léon!

Le cœur me saigne quand j'y pense, surtout à l'idée qu'il ne saura jamais combien il aurait pu être heureux s'il avait davantage recherché mon amour! J'avais rêvé l'envelopper entièrement de ma tendresse; mais il ne le veut même pas, il n'aime pas se montrer caressant et doux. Alors, je m'efforce, moi aussi, d'être dure et nous vivons comme deux bons camarades, avec cette unique différence que l'un est toujours au dehors, tandis que l'autre reste seule à la maison. Aucun ne sait ce qui tourmente l'autre. Parfois je crois qu'il aurait mieux valu éclater en reproches, comme jadis et lui répondre vivement et aigrement. Il s'en serait fâché, mais, au moins, il ne se serait pas ennuyé; mais j'ai peur et même horreur des disputes dans le ménage. J'avais promis à moi-même que jamais un nuage ne viendrait obscurcir notre vie d'intérieur et voilà que je me sens maintenant écrasée sous mon ciel si bleu et j'étouffe, à force de soleil et de poussière. Quelques nuages, somme toute, auraient mieux valu. Maintenant, il est trop tard. Voici trop longtemps qu'il n'a pas plu; aussi les nuages ne parviennent plus à s'a-